

Toute une vie (extraits)

Georges Arinthead, 1931

LOURDES

"Ce sont l'Espérance, la Foi et la Charité, mais la plus belle est la Charité,"
St-François, Épître aux Corinthiens

Lourdes ! Pays de Sainte-Bernadette, cette émule religieuse de notre grande sainte nationale : Jeanne d'Arc ; lieu de pèlerinage de tous les pays du monde, terre promise de tous ceux qui souffrent physiquement surtout, bien que les plus grands miracles ne soient pas les guérisons du corps, mais bien ceux de l'âme, s'il faut en croire l'armée de confesseurs qui jour et nuit, absolvent les fautes avouées à la Grande Pénitencerie !

Lourdes ! Terre bénie - Terre d'élection où tout souci est aboli, où plus rien n'existe pour le vrai croyant que cette communion intellectuelle dans la manifestation la plus formidable du monde de la puissance de Dieu et de la Vierge. Lourdes ! Ou l'on oublie tout : joies, soucis, peines, chagrins, douleurs de la vie quotidienne, diffamations, médisances, mensonges, jusqu'à la douleur physique qui s'estompe elle-même, quand elle ne s'efface pas ...

Et, devant l'affluence des pèlerins venus du monde entier avec leurs malades, une question s'est posée immédiatement :

Ces malades, des grands malades, pour la plupart des cas désespérés sont généralement impotents. Or, il faut les accueillir à l'arrivée des trains, les débarquer, les mener aux divers hôpitaux qui les hébergeront. De plus, chaque jour et plusieurs fois par jour on doit Les prendre à l'hôpital, les conduire, le matin, à la grotte pour les messes et les communions, le soir à l'esplanade pour la Procession de 16h ; entre temps, les porter aux piscines enfin les ramener chez eux. Et les Pères de la Grotte dans l'impossibilité d'employer des mercenaires en nombre suffisant, se sont adressés à la piété, à la Charité des fidèles. Et de cela est né le corps des Brancardiers, et deux sociétés, si on peut appeler cela société, deux organisations indépendantes assurent le service des malades, l'une celle de l'hospitalité de Mai à Octobre, l'autre celle de Notre-Dame du Salut qui aux alentours du 15 Aout fait face au besoin du plus grand des Pèlerinages, le « National » aux environs du 15 Aout.

Ce déplacement constant des plus grandes misères physiques du monde réunies en un nombre impressionnant atteignant et dépassant aux grands pèlerinages des milliers de malades demande pour son service des hommes solides, d'une foi éprouvée, que rien ne rebute ni fatigue physique, ni lassitude morale, ni nausée ni découragement. Ceci est le fait des hommes -mais latéralement il y aussi du travail pour les femmes – et quel travail ! Faire, refaire les lits, changer les malades, les coucher, les lever, les soigner, les faire manger donc préparer leur nourriture, la leur porter et enfin les veiller la nuit, les surveiller le jour, tout cela dans le cadre des offices, des messes, des confessions, des communions, des processions et tâcher de satisfaire à leurs désirs, leurs fantaisies dans la mesure du possible. Certes il y a des aumôniers, les bonnes sœurs et de quel dévouement, mais rien ne suffirait si les Pères n'avaient pas recours à la charité de ces pèlerins qui sont devenus des brancardiers et les dames hospitalières.

Dalbert avait eu ses premières bretelles et cet insigne des brancardiers en 1892 – exactement à 18 ans. Un de ses oncles, Chanoine d'un diocèse du midi, chaque année l'emmenait à Lourdes au « National » pendant ses vacances, pour le 15 Aout. Il s'y embrigadait dans une de ces équipes volantes et y travaillait de toute son âme et de tout son cœur et de toute sa foi et... de toutes ses forces. Et quarante ans plus tard, il continuait. Et Madame Dalbert-Deccoœur, sa femme dont c'était aussi les idées, « servait » à l'Asile, un des hôpitaux les plus rapprochés de la grotte, le long du Gave. Et leurs enfants aussi, les deux filles avec la mère, le petit bonhomme avec le papa. Et pendant un mois, plus si l'on pouvait, on donnait tout ce qu'on possédait de dévouement et de charité, et il y avait de quoi exercer cette dernière vertu ! Certes cela valait bien un séjour dans une ville d'eaux, avec l'inévitable casino et les dancings ; et les soirées, si elles ne se passaient point « dehors » n'en étaient que plus calmes après la saine fatigue de la journée et dans un bon lit.

Ce n'était pas une sinécure !

A cinq heures du matin on devait être à l'hôpital ou on était affecté. On descendait les malades, les grands malades de leur lit en les faisant passer sur une civière. Il fallait souvent les prendre à plein bras, et cela demandait une vigueur, une force exceptionnelles. Quelques brancardiers seuls le pouvaient, aussi étaient-ils recherchés et sélectionnés – puis on descendait le malade sur sa civière soit par les ascenseurs soit par les escaliers.

Dans la cour, des camions attendaient, genre break. Les civières se plaçaient en travers, prenant leur point d'appui sur les dossiers, sept, et c'était complet. On partait, le brancardier convoyeur sur le marchepied surveillant son contingent de malades. Quelques minutes, et de l'hôpital des Sept Douleurs à l'Esplanade on était arrivés. Là les équipes de service déchargeaient la voiture et menaient les malades à la grotte ou dans des cordes les emplacements étaient réservés, et l'on plaçait les brancards par terre les uns contre les autres mais avec une allée à la tête et aux pieds pour le service et les soins. Et le fourgon mobile repartait assurant sa navette de trente, cinquante ou cent voyages jusqu'à la fin... Puis c'était 8 heures déjà des jeunes filles, des dames hospitalières portaient le déjeuner à ceux qui avaient communié, d'autres malades étaient acheminés jusqu'aux piscines ou on les déshabillait pour les plonger dans l'eau glacée de la Source Miraculeuse. Et le premier, le plus grand miracle était qu'ils ne prissent pas la mort dans ces immersions difficiles avec un rhabillage rapide après un séchage sommaire ; la foi sauvait tout. Cette joie intense qui se trahissait par les prières passionnées et des malades et des assistants. Cette foi extraordinaire qui faisait boire en se signant à certains brancardiers cette eau terrible, scrofuleuse, contaminée dans laquelle des centaines de malades venaient se baigner ! Autre miracle, car ils buvaient impunément, forts de leur simple prière. Et tout cela dans la récitation du chapelet, des invocations, des supplications « Notre Dame De Lourdes, guérissez moi – Guérissez nos malades ! Seigneur vous pouvez le sauver, dites un mot et il sera guéri... La tension était si grande, elle était telle que bien des fois le malade transfiguré se levait et se déclarait guéri... Et les brancardiers nouaient à la hâte leurs bretelles et le malade à peine vêtu était ainsi protégé contre la curiosité des foules enthousiastes des pèlerins arrivant de tous cotes et criant « Hosannah ! Hosannah ! Gloire au Seigneur ! On menait le miraculé à un « Te Deum » puis au bureau des constatations médicales

ou un aéropage de médecins en permanence lui passait la visite, constataient et comparaient avec sa fiche médicale.

A ce moment, le brancardier pouvait mettre ses bretelles à la main s'il n'était pas de service, aller communier à la grotte ou depuis cinq heures du matin un, deux, quelquefois trois prêtres distribuaient, sans arrêt, la Sainte Hostie. Puis il pouvait aller déjeuner à la popote des brancardiers au premier étage de l'hôpital de l'asile ou bien en ville. Il passait ensuite à l'hôpital des Sept Douleurs à mi-côte et s'il y avait quelques grands malades intransportables par véhicule, lentement avec quatre camarades ils descendaient la civière doucement brisant le pas.

Que de voyages tragiques ainsi escorté d'une mère en larmes ou d'une fille éplorée, quelquefois aussi d'un prêtre...

Quelqu'un, toujours récitait le chapelet, tous répondaient et malgré soi l'émotion vous gagnait toujours un peu.

On avait beau être solide et bien portant, plein de feu et de volonté de vivre, quand on voyait certaines de ces innommables misères, inouïes, insoupçonnables en dehors du cadre de Lourdes, on restait comme écrasé, le cœur lourd, un poids sur la poitrine devant ces pauvres humanités abandonnées de tous les médecins, soutenues par leur seule foi, leur seul espoir en la Vierge de Bernadette et venant de loin, de si loin.

Et, en sortant, en descendant, on croisait des centaines et des centaines de petites voitures de malades à trois roues – quel matériel ! tirées par tous ceux qui venaient par Charité s'offrir pour cela, les jours de grande affluence. Des femmes, des enfants aussi, des pages âgés de moins de 18 ans aidaient avec plaisir, avec bonheur, et les malades, plus légers ceux-là, moins graves quoique impotents remerciaient et priaient. Et un jour de liesse, Dalbert reconnut Monseigneur Meric lui-même qui, en remontant à son église paroissiale en trainait un, sous sa pourpre de prélat de sa Sainteté, qu'il n'avait pas eu le temps de quitter !

Car à 10 heures les remontées commençaient plus difficiles celles-là pour ceux qui étaient à pied attelés aux petites voitures. La pente était roide, mais la foule amie était là et toujours un coup de main venait aider au moment propice. C'était dur et certains sans se plaindre en parlaient. Et Dalbert les rabrouait vivement et leur racontait qu'autrefois, en 1892 – avant le règne de l'automobile, quand il y avait juste deux breaks à chevaux, il fallait remonter les malades au « Municipal », l'hôpital de Lourdes avant la création de celui des Sept Douleurs, en en haut de la ville, en haut des pentes près de la gare ! à pied ! ...

Midi arrivait. Repas pour les brancardiers, car les Dames Hospitalières, elle, continuaient leur rôle et servaient les repas -changeant les malades... Eux s'acheminaient vers la popote, 1^{er}, 2^{eme} ou 3^{eme} services- 20 minutes- nourriture simple mais substantielle – grâce à tous les dons qui venaient de partout, surtout des brancardiers eux-mêmes : vin, viandes, légumes des propriétaires terriens. On payait avec des tickets achetés à l'Économe. Aux grandes fêtes, aux grandes occasions, ou devant un gros effort de travail, l'aumônier, se levant, allait devant un certain placard, l'ouvrait et en tirait quelques vieilles bouteilles d'armagnac dont un petit verre corsait le menu. Dalbert, qui avait un parent dans le Gers près de Vic-Fezensac en offrait régulièrement une vingtaine de bouteilles. On allumait sa pipe et on se détendait un peu, sous les marronniers le long du Gave...

L'heure de la Procession approchait. On éteignait sa pipe, et on s'occupait de l'Esplanade où les malades redescendus allaient être rangés à droite et à gauche pour la procession du St-Sacrement. On se dépêchait de « corder » les emplacements pour maintenir la foule en dehors des malades. C'est un art que de tendre une corde de cent mètres de longueur, solide, épaisse, destinée à contenir toutes les poussées, toutes les pressions d'une puissance aussi inconnue que spontanée de pèlerins témoins d'un miracle ! Les ormeaux des bas-côtés s'y prêtaient à merveille et quand c'était fini la théorie des petites voitures arrivait sans cesse, et les camions recommençaient leurs navettes incessantes. Et derrière les allongés des civières, des bancs pour les malades légers et les centaines de petites voitures...

Et pendant ce temps, le long du Gave devant la Grotte la Procession se formait.

Les enfants de Marie, des jeunes filles en blanc par centaines, les femmes de toutes conditions, des hommes – tous avec leurs insignes diocésains de pèlerinage, et une longue théorie de prêtres en surplis, un cierge allumé dans la main, des prêtres et encore des prêtres une procession de prêtres, le clergé officiant et enfin le dais énorme porté par huit hommes relayés d'autant, et sous le dais l'Évêque, maître de la Procession du jour, en mitre et chape, tenant avec le voile l'ostensoir d'or, autour les flamifères et derrière les prélats présents : cardinaux, archevêques et évêques. Et tout cela net, précis, ordonné, discipliné, consciencieux.

Derrière le service d'ordre des brancardiers liés entre eux par leurs bretelles maintenaient la foule, la grande foule qui voulait voir un miracle. Tous chantaient l'Ave Maria et la procession peu à peu remontait le Gave sur deux et trois rangs quand la foule était trop grande, contournait la statue de St Michel à l'entrée de la double allée du Domaine des Pères et redescendait lentement jusqu'au Rosaire. Et, le cantique de l'Ave aria terminé, les hauts parleurs renvoyaient les chants du « Dies Irae », et les voix d'hommes de ces centaines de prêtres graves et connaissant tous à merveille le plain-chant, s'élevaient ponctuées de silences pesants, de pauses poignantes. Maintenant c'était le « Stabat Mater dolorosa », enfin le Lauda Jérusalem. Quels chants profanes approcheraient jamais de cette formidable émotion. Et l'on atteignait l'Esplanade. Là, personne ! Au bord, sous les arbres, les trois catégories de malades, et la procession se massait. Le service d'ordre se multipliait. Les Enfants de Marie en blanc montaient s'étagérer sur les deux énormes escaliers se faisant réplique et conduisant à la crypte et à la basilique en haut, et il fallait les y caser toutes, et puis les prêtres venaient se ranger en haut des marches menant à l'Église du Rosaire au fond, et dans les caisses à cet effet ils posaient leur cierge après l'avoir éteint, et la foule des pèlerins se répandant au dehors à droite et à gauche derrière les cordes protégeant les malades. Et soudain, sur l'immensité nue de l'Esplanade, ayant abandonné son dais, l'Évêque, maître de la procession, s'avancé suivi des prélats et dans le silence absolu tout à coup une voix d'or lançait les invocations que la foule immense répétait passionnément. Oh ! avoir entendu Monseigneur Dubois, Archevêque de Paris, plus tard Évêque de Bourges, à ce moment invoquer la Vierge de Lourdes dans ce cadre unique d'une voix surhumaine, une voix d'or, que seuls Chaliapine, et Sarah Bernhardt ont pu égaler, cette voix profonde, maltée, prenante s'achevant parfois dans un sanglot : Seigneur guérissez nos malades ! Et la foule reprenait : Seigneur guérissez nos malades ! Et le rythme plus pressé, le ton un peu plus élevé : Seigneur vous pouvez les guérir ! Seigneur, dites un mot et je serai guéri ! Seigneur faites que je voie, Seigneur faites que j'entende, Seigneur faites que je marche ! Et l'Évêque lentement, pas à pas, imposait l'ostensoir dans un grand signe de croix

au-dessus des malades. Et soudain, un de ceux-ci se dressait sur sa civière puis se levait, saisissait ses béquilles et criait les bras en croix, je suis guéri, je suis guéri ! Et la foule criait miracle ! Hosannah Hosannah Hosannah au fils de David ! et une émotion générale étreignait les cœurs et beaucoup pleuraient, sans voix. Et puis c'était la réaction – chacun voulait voir, s'approcher. Les brancardiers rapidement avaient ceinturé leurs bretelles, entouré le miraculé, et le menaient à la Grotte pour le soustraire à l'écrasement et lui permettre de remercier la Vierge !

Puis c'était la remontée des malades un peu tristes – un peu abattus, un peu découragés – aux hôpitaux, et vers sept heures, sept heures et demie le brancardier pouvait songer à lui, aux siens, à son diner. Mais avant de se reposer, quelque fut sa fatigue on assistait toujours volontiers à la retraite aux flambeaux. Celle-ci partait à neuf heures de la Grotte, puis prenait l'une des rampes en pente douce, montait à la Basilique en haut, puis redescendait par l'autre rampe, gagnait la statue de St Michel par la longue allée double et revenait se masser en entier sur l'Esplanade. Et la foule énorme n'étant plus maintenue par les cordes se serrait contre les premiers degrés du parvis du Rosaire où se tenaient les Cardinaux, les Archevêques et les Évêques. Chaque Pèlerin portait un cierge allumé protégé par un écran de papier blanc et bleu sur lequel était imprimée l'unique cantique du soir : L'ave, ave, ave Maria – refrain éternel de l'immortelle histoire de Bernadette Soubirous, et quand, à force de lacets, le dernier pèlerin était casé, un prêtre criait : « Le Credo » - Peu à peu le silence s'établissait, impressionnant maintenant, et soudain le Credo de Dumont partait, et unanime, formidable, écrasant de cent deux cent mille poitrines, montait dans la nuit « Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem ! ». C'était plus grand qu'un souffle d'épopée, comme il n'y en eut peut-être jamais même au temps des croisades, même au temps de Pierre l'Ermite ou de St Louis. Et puis c'était la fin, la foule s'agenouillait, s'inclinait, un prélat en haut de l'escalier donnait la bénédiction.

Les cierges s'éteignaient et la foule s'en allait, et peu à peu l'on n'entendait plus que le Gave qui murmurait sa course éternelle sur les rochers et les cailloux rugueux devant la grotte de Massabielle.

Certains jours de grand travail, au soir c'était le départ des trains bleus, roses, blancs, verts, oranges, multicolores, enfin ceux du Pèlerinage National et après la journée très dure il fallait aller embarquer les malades à la gare sans quai suffisant, sur les voies de garage au milieu des traverses et du ballast parfois. Et Dalbert, malgré sa force exceptionnelle et son expérience de la partie, rompu, moulé, éreinté, ivre de fatigue, comme une bête, avait peine à lever un pied après l'autre, pour regagner son hôtel et se jeter sur son lit, sans même manger.

Le « National » terminé, la série des pèlerinages diocésains reprenait son cours avec moins de monde, moins de travail aussi. Les rangs se resserraient, on avait le temps de causer un peu et vraiment il y avait là des camaraderies d'hommes entre lesquels rien n'intervenait de douteux, ni orgueil, ni intérêt, ni envie, ni aucune passion, mais seulement une communion pareille dans un même idéal. Une grande gaieté régnait d'ailleurs en maîtresse absolue sur toutes les relations de brancardiers entre eux. La machine admirablement construite marchait d'autant mieux que chacun y aidait sans aucune arrière-pensée, fort de ses sacrifices personnels, de

l'effacement de sa personnalité. Il y avait pourtant une hiérarchie très nette. En haut, tout en haut, Monsieur le Comte de Beauchamps qui venait de fêter son jubilé de 50 années de service à l'hospitalité, ce qui lui donnait une très grande autorité morale sur tous ses subordonnés. Lors de la séparation de l'Église et de l'État c'est lui qui avait assumé la lourde tâche de louer le domaine des Pères et de continuer leur tradition. A ses côtés, un Conseil composé d'une dizaine de membres, un ou deux prêtres, des commerçants, des industriels, des propriétaires, d'anciens officiers – au-dessus les chefs de service, les médailles d'argent, les médailles de bronze. Voilà l'armée régulière, l'armée de cadre ayant droit aux bretelles de cuir – à cela devait s'adjoindre les brancardiers temporaires d'un pèlerinage : bretelles de corde tressée. Deux années de présence consécutive en dehors de son propre pèlerinage permettaient de passer de l'une à l'autre formation.

Les rapports entre brancardiers étaient des plus cordiaux – le milieu était gai et les plaisanteries sans méchanceté n'étaient pas dédaignées. Un très grand esprit de corps régnait parmi eux qui à l'occasion se manifestait avec une puissance latente et insoupçonnée. Un tel, voilà ce que l'on savait d'un camarade et c'était tout -son nom- et encore, pas toujours. Dalbert avait pendant très longtemps ignoré le nom de ses co-équipiers. On travaillait en commun, on faisait la même besogne, on s'entendait bien ensemble à porter les malades, à tacher de soulager leur misère, et cela suffisait. Mais si un jour on avait réellement besoin de quelque chose, on apprenait que votre second sur telle voiture ou dans tel service était un simple cheminot ou un riche banquier ou un gros industriel, un haut magistrat, un maître de forge, un croupier de Monaco – On savait quelquefois qu'il était tout puissant, était intervenu en faveur d'un camarade ennuyé et que tout s'était arrangé à merveille à la suite de cette intervention. Et de ceci aucuns remerciements exagérés ; cela rentrait dans le cadre de la charité due à Notre Dame de Lourdes. Une prière en commun, une « dizaine de chapelet » à la Grotte, et on était quitte. A l'époque du Général André, le ministre de la Guerre, des fiches d'officiers, un des nôtres Colonel promu aux plus hautes destinées militaires dut prendre sa retraite par anticipation, une seule chose le chagrinait : lui, officier de carrière, partait, quittant l'armée sans sa rosette d'Officier de la Légion d'Honneur. Comment le sut-on ? certes ce ne fut pas lui qui se plaignit, lui qui, à Lourdes, par humilité ne portait jamais son ruban rouge. Mais on le sut, et quelques temps après contre vents et marées il avait satisfaction. Et cependant à cette époque un officier fiché ! Et l'esprit de corps fut satisfait. Il était d'ailleurs très poussé, cet esprit de corps, et il se manifesta un jour dans des conditions qui valent d'être contées.

A cause de la difficulté de se loger dans Lourdes vu l'énorme affluence des Pèlerins certains jours, l'hospitalité avait mis à la disposition du corps des Brancardiers une cinquantaine de chambres qui complétaient la « popote ». Chambres -ou plutôt cellules-, un lit étroit, un lavabo, une armoire et une clé. Ces chambres au-dessus de l'Asile des Pèlerins faisaient partie du Domaine de l'Hôpital de l'Asile sur lequel régnait en grande maîtresse Mère Marie-Antoinette à laquelle sa naissance et sa fortune donnaient une autorité réelle doublée d'une très grande influence morale. Et un soir, à la popote elle fit savoir qu'un de ses grands amis Monsieur le Chanoine X... devant venir la voir, elle désirait qu'on lui libérât une chambre à son intention. Le repas à la popote fut ce soir-là très animé. La chambre de la très chère Mère était peu de chose en somme, mais c'était là créer un précédent et porter sûrement une atteinte au privilège des brancardiers. Il n'y avait pas de raisons pour que cela ne recommençât pas plus tard non plus

pour une mais pour deux ou trois personnes. D'un autre côté on ne pouvait pas refuser... on résolut de se venger par une plaisanterie un peu trop poussée peut-être... et voici ce qui arriva : Quand, à 22 heures, Monsieur le Chanoine voulut entrer dans sa chambre il reçut le contenu d'un grand seau d'eau en équilibre au-dessus de la porte. Il fut très chic ! tint parfaitement le coup, ne protesta pas – s'ébroua, s'essuya, se sécha, et les nombreuses têtes qui étaient aux aguets dans les chambres voisines en furent pour leurs frais. Le lendemain matin, rien – mais à midi les plats du déjeuner étaient immangeables, de la saumure pure. Les plus résignés allèrent à l'hôtel, les autres se contentèrent de pain. Et le soir cela recommença – cette fois ce n'était plus de sel qu'il s'agissait, non, mais tout était brûlé, roussi, le résultat était le même, c'était immangeable. Cette fois c'était sérieux, et la corporation comprit. Et le lendemain matin une délégation introduite par Monsieur l'aumônier que l'on avait appelé au secours dut faire amende honorable auprès de la Mère Marie-Antoinette, qui la reçût dans le salon-ouvroir de l'Asile en très grande dame. Et elle posa ce principe, qu'une fois pour toutes elle entendait se réserver dans son propre hôpital le nombre de chambres dont il lui plaisait de disposer sans le contrôle de Messieurs les brancardiers – voilà...

- Je ne vous retiens pas, Messieurs,

Et la Paix fut signée, et les repas redevinrent sains et bons, savoureux dans leur simplicité.

A tour de rôle chaque brancardier prenait la direction d'un service. C'était une épreuve. C'est ainsi que Dalbert un jour fut chef de service à la Grotte. Et dans ses attributions il avait la direction de la Procession de 16 heures. Et ce jour-là, l'hospitalité de Nice qui venait d'être créée fit son premier pèlerinage officiel : un train spécial créé par son Évêque, Monseigneur Rémond, les avait amenés. Et Dalbert eut ce jour-là un incident au cours de la procession, incident qu'il faut raconter, car il met au jour la foi ardente de ce prélat.

La longue théorie des pèlerins à 16 heures avait déjà commencé depuis longtemps le parcours habituel quand le dais s'ébranla. Ce dais, fort lourd parce que très orné, empanaché, porté par huit hommes et huit hommes robustes, était très grand. Au centre, tenant par-dessus la chape, l'ostensoir d'or dans le voile, l'Évêque marchait. Dalbert, à gauche du dais surveillait tout son monde. Et, au léger arrêt derrière le bureau des constatations pour permettre aux médecins de s'inféoder au parcours et derrière le dais, un de ses collègues s'approcha discrètement de Dalbert et lui dit : A l'hôpital de l'Asile, ou on allait passer, un pèlerin hollandais, sur une civière, se meurt sous les marronniers ou il s'était fait trainer par les bonnes sœurs, trop malade pour suivre la procession même de l'Esplanade. Et l'agonie était venue, or, il n'y avait plus de prêtres, tous étaient à la procession – Avertissez votre Évêque et demandez-lui s'il veut, en passant, lui donner l'absolution « in extremis ». Dalbert remercia le confrère et fit la commission. Et le Prélat se mit à crier à ses porteurs « plus vite, plus vite » et de ses genoux il venait battre le bat-flanc intérieur du dais.

- Allons mes enfants, plus vite, allons plus vite !

Et quand enfin il fut devant l'entrée de l'hôpital ou sur sa civière le moribond agonisait sous les arbres :

- Ouvrez-moi, dit-il, mais ouvrez donc –

Or, pour ouvrir, il fallut poser le dais, lever les montants de la porte, lever la barre d'accès, et il sortit, sans même l'ombrelle ; d'une seule main il soutint l'énorme ostensor d'or, et de l'autre il accorda l'absolution au pécheur qui s'en allait pour toujours... Puis il revint prendre sa place

dans le dais ; celui-ci fut refermé. Mais les processions de Lourdes sont choses admirablement ordonnées, précises, et l'arrêt avait produit un grand coup d'accordéon, une solution de continuité. Et Monseigneur Da Corta, le grand maître des cérémonies, arrivant en courant, chose inouïe et sans précédent, et les bras levés, secouait les grandes manches blanches de son surplis plissé : il tombait sur Dalbert.

- Comment, Monsieur, vous vous êtes permis d'arrêter la procession ! C'est inimaginable !

Mais la forte voix de Monseigneur Rémond s'éleva très calme.

- Allez, Monsieur, allez – c'est moi qui ai arrêté la procession. Et l'Évêque a toujours été maître de son cortège. Allez, Monsieur, c'est très bien comme cela...

Monseigneur Da Corta n'était que Prêlat de sa Sainteté, il ouvrit les bras, s'inclina et disparut, nonobstant quoi Dalbert était inquiet. Il s'attendait, après la procession, au moins à une demande de renseignements auprès du terrible conseil qui de son bureau central, surveillait tout, et auquel rien n'échappait. La procession s'acheva, avec l'ombellifère et les flamifères il quitta la grotte escortant le prêtre de service qui par la petite tour remontait au Rosaire les Saintes Espèces qui ne restaient jamais la nuit à la Grotte et lentement il revint au bureau... Il y eut ce jour-là un autre miracle : le confrère qui était venu l'avertir pour le Hollandais l'attendait et lui dit :

- A propos, je ne pouvais vous dire tout à l'heure que vous étiez couvert – j'avais pris sur moi de demander l'autorisation et elle m'a été accordée- et de fait rien ne se produisit.

Ceci montre combien chacun prenait à cœur sa besogne. Et certes jamais salariés ne firent plus consciencieusement leur travail, que ces volontaires qui non seulement ne touchaient rien, mais qui finissaient en définitive par avoir un assez sérieux débours au bout de un ou deux mois de « service ».

La grande forme physique de Dalbert, 1m84 de taille, 96 kilos de poids, athlète complet en 1900 – et pas devenu un « gros ventre » avec l'âge, le rendait tout à fait apte à liquider certains cas spéciaux, heureusement assez rares.

Les Émotions de Lourdes sont si grandes, l'ambiance tellement tendue parfois que des cas de folie, sans être fréquents, se produisent quelquefois cependant...

Néanmoins c'était toujours très délicat.

Un soir au moment où le long cortège de prêtres venait à la procession de 16 heures en surplis et cierge allumé se masser sur le parvis – un prêtre se détacha et seul se planta sur l'Esplanade qui, réservée uniquement à l'officiant et à sa suite, devait être absolument déserte, ses bordures garnies de malades...

Dalbert se détacha et respectueusement lui fit remarquer qu'il ne pouvait rester là et devait rejoindre tous ses autres confrères.

Le prêtre, homme aux cheveux gris d'une cinquantaine d'années, le toisa, le regarda longuement, puis lui tourna le dos et ne dit rien.

Au bout d'un moment, il revint à la charge, sans plus de succès.

Une troisième fois, instamment alors, il aborda l'abbé, lui expliqua qu'il était sur le chemin du Saint-Sacrement et ne pouvait y rester – d'autant moins que déjà l'Évêque portant l'Ostensoir arrivait au bout de la ligne droite.

- Eh bien lui répondit l'abbé, je suis son Supérieur, il se détournera et je resterai maître de mon terrain car je suis beaucoup plus que lui – plus que Dieu lui-même...

Dalbert était fixé : un fou...

Un signe discret, une demi-douzaine de brancardiers entouraient le malheureux et ainsi, sans le toucher, sans le tirer, on le noya dans la grande foule du dehors ou il disparut bientôt.

Un autre jour, un homme de taille moyenne mais à larges épaules, solide, la trentaine, vint s'agenouiller sur les premières marches de l'escalier qui mènent au Rosaire. L'Esplanade était évacuée, la Procession presque finie, les trois rangs de malades en bordure comme toujours, et le dais arrivait. Et l'homme au centre se frappait la poitrine, se prosternait les bras en croix, puis d'un bond se relevait et boxait contre des ennemis imaginaires, s'arrêtait net, se prosternait et recommençait. Et les grands malades étaient là tout près, et il ne leur fallait pas d'émotion. On devait pourtant intervenir, et discrètement pour n'effrayer personne. Dalbert était là et il fit signe à deux camarades. Doucement ils parlèrent au fou lui disant que ce n'était pas là qu'il fallait prier, qu'il n'y avait personne - qu'on allait le mener à la Basilique ou il y avait beaucoup de monde, et entourant l'illuminé petit à petit ils le poussaient et le tiraient vers la sortie latérale sans une seule violence, mais il leur échappa, revint à son escalier, il fallu recommencer et enfin ils doublèrent la ligne des malades. Alors Dalbert brusquement le ceintura par derrière de ses deux bras avec d'autant plus de force qu'il avait pu se prendre et se nouer les deux mains sur le ventre du malheureux. Et il l'emporta – ses deux camarades lui tenant chacun un bras. Le fou ruait, criait, mais Dalbert avait la bonne prise, on l'embarquait dans un fourgon et à la limite du domaine des Pères, ils le remettaient aux mains d'un agent de la ville de Lourdes. Les agents de police furent moins heureux, l'homme était vraiment solide, deux agents furent blessés. Le fou était devenu furieux.

Une fois aussi, deux femmes s'étaient installées sur les degrés de l'escalier bordant l'esplanade à droite. C'était le 15 Aout, le National battait son plein, il faisait une terrible chaleur – c'était probablement des touristes venues en curieuses d'une ville d'eau quelconque. A 15h30, l'ordre de faire évacuer l'Esplanade fut donné. Quand on les pria de partir, l'une d'elles répondit sèchement qu'elle se trouvait très bien là où elle était, et qu'elle y resterait. Et pour marquer sa décision elle quitta une jaquette légère et parut en corsage clair, les bras complètement nus. Or c'était là une chose interdite dans l'enceinte des Pères de la Grotte, et elles n'auraient pas pu pénétrer ainsi. Poliment on leur fit remarquer la chose et on leur expliqua qu'à cause de la procession tout le monde devait laisser l'espace libre devant le Rosaire.

Mais la dame se butait, refusait de remettre sa jaquette parce qu'il faisait trop chaud et de s'en aller parce qu'elle était venue pour voir. Sa compagne elle-même essaya de lui faire entendre raison, rien à faire – une femme butée et vraiment butée. On alla chercher un garde qui voulut verbaliser. Elle refusa de donner son nom, menaçant tout le monde des foudres d'un très puissant personnage et ne bougea pas. Alors on prit des bretelles et doucement on la tira vers les cordes et elle se coucha en criant. Et l'on ne savait comment en sortir quand elle piqua une crise de nerfs d'une violence rare. Un médecin fut appelé, on la mit sur un brancard après l'avoir attachée et on l'emmena. C'était une grande horizontale de Biarritz...

Tout cela était pour les brancardiers un rude travail physique, mais il y avait à Lourdes des instants rares, c'était quand on avait un moment de libre que l'on pouvait s'échapper et se laisser aller, tout seul, au charme du milieu.

Dalbert adorait entrer dans l'une des trois églises superposées – le Rosaire en bas, la Crypte au centre, et la merveilleuse Basilique en haut. Il aimait à lire quelques-uns des milliers d'ex-voto tapissant les murs et les chapelles, il aimait à voir les décorations sous verre, souvenir de la grande guerre. Que de Légions d'honneur, que de Médailles Militaires, que de Croix de Guerre avec palmes et étoiles. Il aimait surtout à la Grotte contempler les innombrables béquilles qui en tapissaient les parois – Et là, surtout, il s'asseyait sur le banc de pierre le long du Gave et rêvait, méditait ou priait – une dizaine de chapelet ou plus s'il en avait la temps, non des prières du bout des lèvres mécaniquement en pensant à autre chose, mais une prière profonde, pensée, suivie – que c'était reposant, et comme les soucis étaient loin !
